

I

Saverio frappa plusieurs fois à la porte sans obtenir de réponse. Il finit par se décider à ouvrir le battant pour pénétrer dans la pièce plongée dans la pénombre. La lumière du matin filtrait par les persiennes, et une lame de soleil éclairait la chambre à coucher. Le tapis français moelleux étouffa les pas du jeune homme qui s'approcha du lit de sa mère.

La femme dormait profondément. Le jeune homme se pencha vers elle en murmurant :

— Maman.

Elle n'eut aucune réaction hormis un pincement des lèvres.

— Maman, répéta Saverio d'une voix plus forte.

Elle ouvrit les yeux. Son fils lui caressa le front tout en s'asseyant auprès d'elle, juste au bord du lit.

— Maman chérie, il faut que tu te lèves. Les visiteurs commencent déjà à arriver, insista le jeune homme d'une voix attentionnée.

Orsola Sogliano aurait préféré replonger dans le sommeil pour élever une barrière protectrice entre elle et la réalité.

— Cela m'est bien égal. Je veux qu'on me laisse tranquille, grommela-t-elle.

— Tu ne te sens toujours pas mieux ? Dois-je rappeler le médecin ?

Il était inquiet. La veille au soir, sa mère avait eu un vertige. Appelé d'urgence, le docteur Sergio De Santis, qui soignait la famille depuis vingt ans, avait trouvé sa tension trop haute ; il lui avait aussitôt administré un comprimé pour la faire baisser avant de pratiquer une injection qui avait rapidement envoyé Orsola au pays des songes.

— Le décès de ton mari, avait expliqué le médecin qui était devenu un ami, n'a pas frappé que toi, mais aussi toute la famille. Tu as toujours eu tellement de force ! Et tu dois garder courage parce que tout le monde a besoin de toi.

Il était parti en recommandant de la laisser se reposer le plus longtemps possible.

Orsola aurait pu continuer à dormir si son fils aîné ne l'avait pas réveillée en la ramenant à une réalité qui s'apparentait plutôt à un cauchemar.

— Je me sentirai encore plus mal si tu ne t'en vas pas, dit-elle sur un ton désormais plaintif.

Saverio laissa échapper un soupir résigné.

— D'accord, je trouverai une excuse, conclut-il en se levant.

Il l'embrassa sur la joue et sortit de la chambre.

Orsola se sentit alors envahie par une vague d'angoisse qui lui serra la gorge. Elle n'aurait jamais imaginé qu'à cinquante ans, après une existence sereine, la vie lui aurait réservé coup sur coup deux épreuves si douloureuses : la première, la perte brutale de son époux qui avait trouvé la mort dans un accident de la route et, aussitôt après, la découverte par hasard d'un sombre secret. Elle pensa à la foule de parents et d'amis qui l'attendait au rez-de-chaussée. Elle ne se sentait pas capable d'affronter les étreintes et les poignées de main, les paroles de réconfort, les regards chargés de peine. Sa peine allait bien au-delà du deuil qui la frappait, mais tous l'ignoraient.

Peu après, la porte de la chambre s'ouvrit de nouveau, cette fois sur la silhouette mince de sa belle-mère.

— Puis-je entrer ? demanda Margherita Sogliano d'une voix douce.

Orsola alluma la lampe de chevet et se redressa sur son lit avant de répondre :

— Mais oui, entrez donc, mère. Asseyez-vous à côté de moi.

— Comment vas-tu, ma fille ? demanda la vieille dame.

Margherita Sogliano était la belle-mère dont toutes les femmes rêvaient. Douce, généreuse, loyale, jamais envahissante, elle avait fait en sorte que, dès son entrée dans le clan Sogliano, Orsola se sente à son aise. Dès le début, elle avait compris qu'il n'était guère facile pour la jeune femme d'une

vingtaine d'années, originaire du Nord, fille de cordonnier de surcroît, de s'adapter à la famille, mais aussi aux gens de Torre del Greco. Plus que son mari Edoardo, c'est sa belle-mère qui l'avait guidée dans le monde étourdissant du corail et des corailleurs.

Les Sogliano formaient une famille prospère, dont la fortune remontait au début du XIX^e siècle. Nobles par le corail plutôt que par le sang, ils formaient, avec quelques rares familles qui, depuis deux cents ans, vivaient et travaillaient dans la petite cité accrochée aux pentes du Vésuve, l'aristocratie qui dominait le marché mondial du précieux matériau rouge arraché à la mer. Cette noblesse comptait des armateurs, des patrons de pêche, des courtiers et des orfèvres doués d'imagination et d'un talent artistique extraordinaire pour transformer les branches arrachées à la mer en chefs-d'œuvre d'esthétique. Les « corailleurs », voilà comment ils se désignaient. Ils vivaient dans de grandes villas ou d'antiques palais, où ils traitaient également leurs affaires. À côté des grandes salles de réception, des salons d'apparat et des pièces de vie, ces bâtisses abritaient les entrepôts, les ateliers et les bureaux où, de l'aube au crépuscule, résonnait le bruit incessant des voix, des machines, des pleurs et des rires des enfants aussi. Parfois, au milieu des bavardages à peine chuchotés, l'arôme du café venait se mêler à l'odeur saline du corail, une odeur puissante qui ne disparaissait jamais vraiment, même après que les branches avaient été lavées et lavées encore, dégrossies, sculptées et polies.

Le corail symbolisait les merveilles de la mer et le mystère d'une nature en équilibre entre les règnes minéral, végétal et animal. Il évoquait la pierre, mais n'avait rien d'un caillou ; si ses touffes rappelaient les plantes, il n'avait rien d'un végétal ; et, malgré la nature animale des millions de polypes qui sécrétaient le support calcaire auquel il devait sa robustesse et sa couleur rouge du plus clair au plus vif, il n'avait d'animal que le nom. À Margherita qui lui demandait comment elle se portait, Orsola répondit en lui serrant affectueusement la main :

— C'est plutôt à vous que je devrais poser la question.

— Dieu donne et Dieu reprend, chuchota la vieille dame en laissant échapper un audible soupir de tristesse.

Orsola aurait voulu lui dire à quel point elle la comprenait, mais elle sentait que ce n'était pas le moment d'ajouter à la douleur de cette mère, qui venait de perdre son enfant, une nouvelle cause de souffrance.

— Ils vont bientôt le ramener à la maison et, jusqu'à demain, il sera encore des nôtres, poursuivit Margherita. Il faut que tu te lèves. Tu dois faire face. Cela te fera du bien ! On supporte toujours mieux la douleur que l'on partage.

Orsola observa le visage marqué par les ans, les yeux clairs, voilés de larmes, les fines lèvres pincées en signe de souffrance et, dans un élan spontané, elle étreignit sa belle-mère. Tout contre elle, elle trouva le courage de se confier.

— Je ne peux pas imaginer supporter les amis et les parents ; j'ai besoin d'être encore un peu seule.

— Ton mari nous a quittés, ce qui signifie que tu auras tout le temps d'être seule, déclara Margherita en se détachant des bras de sa belle-fille. À présent, tu dois jouer ton rôle dans notre famille et dans notre communauté. Tu ne dois pas oublier que tu es une épouse Sogliano ! s'exclama-t-elle non sans douceur.

Orsola pensa justement que c'était parce qu'elle était une épouse Sogliano qu'elle ne pouvait pas se présenter aux hôtes, parce qu'elle était à la fois trop désorientée et trop perturbée par ce qu'elle avait découvert le soir même où son mari était mort.

— Habille-toi et descends, insista Margherita au moment de sortir de la chambre.

Restée seule, Orsola se leva enfin pour se diriger dans la salle de bains. La lumière éblouissante du jour qui pénétrait par la porte-fenêtre donnant sur les jardins l'aveugla un instant. Elle se pencha sur le lavabo, ouvrit le robinet d'eau froide et se rinça le visage. Puis, elle se sécha, retira sa chemise de nuit et entra dans la cabine de douche, laissant les jets d'eau chaude lui fouetter le corps pendant que sa mémoire revenait aux événements de la veille au soir.

À l'heure du dîner, elle était avec ses enfants à attendre Edoardo pour passer à table lorsque le téléphone avait retenti. C'est elle-même qui avait répondu. Un capitaine de la police lui avait raconté l'accident de la route dans lequel Edoardo avait

perdu la vie. Elle s'était lors précipitée à l'hôpital Cardarelli de Naples, en compagnie de ses enfants, mais il était trop tard et ils n'avaient eu qu'à reconnaître le corps. Elle était ensuite revenue à Torre del Greco pour récupérer les vêtements nécessaires et revêtir la dépouille d'Edoardo.

En quête d'argent liquide, elle était entrée dans le cabinet de travail de son mari et c'est là qu'elle avait trouvé un coffret posé sur le bureau. Elle l'avait ouvert et, parmi les documents et les lettres, elle était tombée sur une photographie en couleurs qui représentait un beau garçon aux yeux en amande.

Le jeune homme était vêtu d'un polo blanc et tenait une raquette de tennis. Il avait l'air d'avoir neuf ou dix ans. À travers ses larmes, elle n'avait jeté qu'un coup d'œil distrait au cliché. Son cœur serré par le chagrin, elle ne pensait à rien d'autre qu'à son mari, le père de ses merveilleux enfants, gisant sur le marbre de la morgue de l'hôpital. Sans le vouloir, elle avait retourné la photo au moment de la remettre dans le coffret. Au verso, une écriture d'enfant avait rédigé :

Cher papa,

Quand tu viendras me voir à Hong Kong, je jouerai au tennis avec toi et tu pourras voir que j'ai l'étoffe d'un champion. Viens vite. Tu me manques beaucoup.

Ton fils, Steve

Au-dessous, il y avait une date : 12 mai 2013.

Cela faisait dix jours que cette date était passée. Comme les autres corailleurs, les Sogliano possédaient des succursales dans la grande cité asiatique, où ils se rendaient régulièrement pour affaires. Soudain glacée, Orsola s'était mise à fouiller frénétiquement dans le coffret et, d'une main tremblante, avait exhumé d'autres photographies qui représentaient son mari en compagnie du jeune garçon. Sur tous les clichés, l'enfant et l'homme se tenaient l'un contre l'autre, adressant le même sourire enjoué à l'objectif.

Alors, elle avait verrouillé le coffret, ses jambes ne la soutenaient plus, et elle s'était évanouie.

2

Depuis le début du XIX^e siècle, les Sogliano vivaient à Torre del Greco dans un palais du XVIII^e siècle qui avait appartenu aux Spinelli, une noble famille de Naples à laquelle ils l'avaient racheté. Ce jour-là, l'un des battants monumentaux avait été fermé en signe de deuil et, dans cette partie de la rue Humbert-I^{er}, la circulation avait été déviée pour permettre aux véhicules des pompes funèbres de décharger le catafalque, les chandeliers, les tentures de lourd velours qui viendraient draper la porte cochère et orner le grand hall et l'escalier monumental pour guider la procession de visiteurs jusqu'au salon vert où était installée la bière.

Pour la dépouille de son fils, Margherita Sogliano avait choisi un cercueil sobre en bois. Il avait été frappé à l'âge de cinquante-cinq ans par un infarctus du myocarde qui ne lui avait laissé aucune chance, le faisant croiser la Faucheuse dans sa Mercedes alors qu'il roulait sur la route qui le ramenait chez lui depuis Naples. Du moins, c'était ce que mentionnait le rapport du médecin. En l'espace de quelques heures, la nouvelle de sa disparition avait fait le tour du monde, et, dès l'aube le lendemain matin, les télégrammes, les fleurs, les coups de téléphone et les e-mails de condoléances avaient commencé à arriver. Au fil des heures, les messages de soutien affluaient de Paris, de Londres, de New York, de Kobe, de Tokyo, de Hong Kong ou de Sydney. En Italie comme à l'étranger, Edoardo Sogliano était, en effet, considéré comme l'un des principaux corailleurs de Torre del Greco et du monde.

Le quotidien *Il Mattino* de Naples avait publié une rubrique nécrologique détaillée avec des photographies qui reprenaient

les étapes importantes de sa vie. On le voyait à la cour de l'empereur du Japon, avec le président des États-Unis, la reine Élisabeth II d'Angleterre, au parlement de Strasbourg, à un séminaire de biologie marine à Melbourne ou avec le président de la République italienne qui lui accordait à Rome l'insigne honneur du titre de chevalier. Dans le salon vert, Margherita Sogliano, ses deux filles et ses petits-enfants accueillaient les amis et les proches qui venaient exprimer leur affection et leur soutien. La doyenne de la famille pensa que la vie n'était qu'une suite de répétitions. C'était la deuxième fois qu'elle perdait un fils. Dans les années 1970, à dix-huit ans, Michele avait trouvé la mort. Son fils aîné avait été envoyé à New York par son père pour s'occuper des affaires familiales et notamment pour diriger la bijouterie de la Cinquième Avenue. Dix ans plus tard, elle enterrait Saverio, son mari, emporté par un cancer. À présent, elle était sur le point d'ensevelir son deuxième fils. Orsola, la veuve, n'était pas encore descendue de ses appartements, mais Saverio, le fils aîné d'Edoardo, était là qui remplaçait efficacement sa mère.

À vingt-neuf ans, le jeune homme avait le sens des affaires de son père et une conception stricte de ses responsabilités comme sa mère. Du moins jusqu'à la veille au soir. Margherita attira l'attention de Giulietta, la plus jeune de ses petits-enfants, qui était en train de bavarder avec des camarades d'école.

— Oui, grand-mère ? dit la jeune fille en s'approchant d'elle.

— Tout le monde réclame ta mère. Va donc la chercher, murmura-t-elle.

— Tu l'as déjà appelée, et Saverio aussi, répondit la petite-fille sur le même ton.

Margherita caressa les cheveux cuivrés qui descendaient sur les épaules de sa petite-fille en boucles serpentes. Giulietta était sa préférée. Plus que chez ses sœurs Cristina et Paola, elle se retrouvait en elle comme quand elle était jeune : la jeune fille avait les mêmes reflets rouge feu dans les cheveux, la même force de caractère et la même joie de vivre.

— Fais-la descendre, ordonna-t-elle avec un ton qui n'admettait aucune réplique.

Assise devant le miroir de sa coiffeuse, Orsola était en train de glisser un peigne en écaille de tortue dans le lourd chignon

qui lui ornait la nuque. Elle avait revêtu un tailleur en soie Georgette gris anthracite et, autour de son cou, elle avait accroché un rang de perles naturelles au fermoir ancien en corail de Sciacca. Giulietta entra dans la chambre et s'arrêta pour observer le reflet de sa mère dans le miroir. Sa beauté ne s'était pas fanée et elle paraissait toujours aussi jeune ! Comprenant soudain qu'elle ne verrait plus jamais son père à ses côtés, elle sentit les larmes lui monter dans la gorge. Comme elle ne parvenait pas à réprimer ses sanglots, le bruit avertit Orsola de sa présence. Elle se tourna alors vers sa fille et la prit dans ses bras pour la serrer tendrement contre elle.

— Ma toute petite, tu as mille raisons de te désoler et d'être en colère contre moi qui suis encore ici au lieu d'être avec toi et tes frères. Mais je suis là et je ne te laisserai pas tomber, murmura-t-elle.

— Pas comme papa, qui m'a laissée... Il n'avait pas le droit de faire ça. Je suis tellement triste, balbutia Giulietta entre ses larmes.

— Nous le sommes tous, ma chérie, commenta Orsola.

— Mais toi, tu ne pleures pas, alors que moi je me sens perdue, avoua la jeune fille en sanglotant de plus belle.

— Moi, je suis une Milanaise coriace, et toi, au contraire, tu es la douceur même, comme l'était ton père. Courage ! Descendons rejoindre le reste de la famille.

Elles se rendirent ensemble au rez-de-chaussée. En approchant du salon vert, elles perçurent le bruissement des bavardages et la mélodie des incantations que psalmodiaient les religieuses venues du couvent voisin. Elles pénétrèrent dans le salon, dont les murs étaient constellés de vitrines qui abritaient certains des chefs-d'œuvre d'art d'orfèvrerie façonnés par l'entreprise Sogliano depuis le XIX^e siècle. Au centre de la pièce, sur un catafalque drapé d'un pan de velours vieil or, trônait le cercueil dans lequel reposait Edoardo Sogliano.

Tout autour, ses enfants, ainsi que Priscilla et Archetta, ses deux sœurs aînées, veillaient la dépouille. « Il ne manque plus que Steve, son fils secret », pensa Orsola, dont le cœur se serra comme sous l'effet d'une morsure cuisante.